

—Eh bien ! qu'est-ce qu'on demande ? Il ne faut pas écorcher le petit, c'est un bon garçon, vous voyez."

L'un voulait de l'eau-de-vie, l'autre du curaçao ; mais le vieux Perrignon dit :

—Non, il faut trinquer ensemble. Madame Graindorge, deux bouteilles à seize !"

On apporta deux bouteilles et je remplis les verres. Les camarades burent tous à ma santé, je bus à la santé de tous ; puis, ayant payé, nous sortîmes.

M. Perrignon paraissait content. Au lieu de m'appeler l'Alsacien il ne m'appela plus que le petit.

Les autres me traitaient tous depuis en bons camarades, mais cela ne les empêchaient pas d'en savoir plus que moi sur le métier, parce qu'ils avaient travaillé deux, trois ou quatre ans à Paris, et que j'arrivais de Saverne. C'était même un de mes grands chagrins, non par envie, Dieu m'en préserve, mais parce que je me disais :

—Est-ce que tu gagnes trois francs par jour ? Est-ce que ton maître peut te garder ?"

Et j'étais bien forcé de répondre non ! j'avais beau suer, me donner de la peine, je restais toujours en retard sur les camarades. J'en étais désolé, la nuit je ne dormais pas, ou je m'éveillais en pensant :

—Mon Dieu ! si le patron te donne congé, ce sera tout naturel, mais qu'est-ce que tu pourras faire ?"

J'avais peur de voir arriver le jour de la paye, car c'est ce jour-là qu'on remercie ceux dont on ne veut plus. Oui, j'en avais peur, et pourtant mon argent diminuait vite ; j'aurais eu bien besoin de remonter un peu ma bourse.

Enfin le samedi soir de la quinzaine arriva. C'est le père Perrignon que M. Braconneau consultait. Je les regardais plein de soucis. Quand ce fut mon tour, le patron me compta les vingt-sept francs sans aucune observation, et malgré cela je sortis avec une crainte de m'entendre rappeler et dire : "Écoutez, le travail diminue," etc. etc. Ce n'est qu'après avoir traversé la cour que je me dis en respirant : "On ne t'as pas remercié, quel bonheur !"

J'étais déjà loin dans la rue, quand j'entendis derrière moi le père Perrignon crier :

—Hé ! petit, ne cours pas si vite."

Je me retournai inquiet. Le bonhomme arrivait avec sa grande capote brune, en souriant :

—Tu vas... tu vas... dit-il ; on croirait que tu te sauves."

Son air joyeux me rassura, je me mis à rire.

—Tu n'as pas l'air de mauvaise humeur, ce soir, fit-il en me prenant par le bras.

—Jamais, monsieur Perrignon, jamais.

—Ah ! jamais ! Quand tu rabotes comme un dératé pour rattraper les autres, quand la sueur te coule dans la raie du dos et que tu serres les dents..."

Alors je fus honteux : on avait vu ma peine.

—Oui, dit-il c'est comme cela, petit : quand on n'a pas de confiance dans les anciens, quand on veut tout savoir, sans rien apprendre de personne, quand on est trop fier pour demander un conseil, il faut s'échiner du matin au soir. C'est beau, cette fierté... ça montre du caractère... mais ce n'est pas malin tout de même.

—Oh ! lui dis-je, monsieur Perrignon, si j'avais osé vous consulter..."

—Comment, tu n'osais pas ! Est-ce que j'ai la figure d'un loup ?"

Il paraissait un peu fâché ; se remettant aussitôt :

—Tu m'as offert une bouteille, l'autre jour, dit-il, eh bien ! tu vas en accepter une de moi ce soir. J'avais l'idée d'aller souper avec ma femme et mes enfants, rue Clovis, comme à l'ordinaire ; mais j'ai de petits comptes à régler dans le quartier, et puis il faut que nous causions ?

—Si vous voulez que je fasse vos commissions ?

—Non, je les ferai moi-même. Je tiens à te donner quelques bons avis, dont tu puisses profiter tout de suite."

J'étais attendri de cette marque d'amitié. Quant on est seul, loin du pays, on aime bien vite ceux qui vous tendent la main.

Nous arrivions alors devant la porte du *caboulot* et nous entrâmes. Il pouvait être sept heures et demie. M. Armand debout sur une chaise, nettoyait le quinquet, des garçons boulangers soupaient, avant d'aller brasser la pâte jusqu'à deux heures après minuit.

M. Perrignon et moi nous nous assîmes près du vitrage, après avoir demandé une bouteille, et là, le coude allongé sur la petite table, il me parla longuement de notre état, me représentant d'abord que chaque ville, chaque village a sa manière de travailler.

—A Paris, dit-il, tout marche, tout change, tout avance. Je veux bien croire que, dans son temps, le père Nivoi était un maître ouvrier ; mais depuis quinze ans le travail s'est bien simplifié, bien perfectionné. Tous les jours cette masse d'ouvriers trouvent, tantôt l'un, tantôt l'autre, quelque chose pour arriver à faire plus vite ou mieux, et chacun profite de l'invention. Toi naturellement, tu suis la routine de Saverne ; ainsi tu mesures à la ficelle au lieu du compas ; ça marche tout de même, mais il faut regarder à deux fois au lieu d'une, et chaque fois tu perds quelques instants ; à la fin de la journée cela fait des heures, sans parler de la peine, des soucis et du chagrin de voir qu'on reste en retard.

—Ah ! que vous avez raison ; voilà le pire," lui dis-je.

Il rit.

—Eh bien ! petit, tout cela n'est qu'une habitude. Commence par abandonner la ficelle, et, si quelque chose t'embarrasse, fais-moi signe. Oh ! monsieur Perrignon ! m'écriai-je, si je pouvais seulement aussi vous rendre un service !

—On ne peut pas savoir, dit-il, nous sommes ici pour nous aider. Cela viendra peut-être. Mais, dans tous les cas, fais pour les autres, plus tard, ce que je fais pour toi-même maintenant ; nous serons quittes."

Là-dessus, ce brave homme se leva, décrocha son chapeau, et nous sortîmes. La nuit était venue, nous nous serrâmes la main ; il prit la rue Serpente et moi la rue de la Harpe. Rien que pour ce service, je n'oublierai jamais M. Perrignon. Les hommes de ce caractère ne se rencontrent pas souvent, ils regardent leurs semblables comme des frères ; et leur seul défaut, c'est de vouloir forcer les autres d'être ustes comme eux. Voilà pourquoi les gueux sans cœur les appellent Jdes fous.

Mais une grande joie m'attendait encore ce samedi soir. On pense bien qu'à mon premier jour de travail je m'étais dépêché d'acheter de l'encre, des plumes et du papier pour annoncer à la mère Balais que tout allait bien, que la lettre du père Nivoi m'avait joliment servi, qu'Emmanuel s'était montré pour moi le même bon camarade qu'à Saverne, et que maintenant je serais tout à fait heureux si je recevais de ses bonnes nouvelles.

Eh bien ! en arrivant au bout de notre petite allée sombre, comme j'allais monter, j'entendis le portier ouvrir son châssis et me crier :

—Monsieur Jean-Pierre Clavel ?

—Qu'est-ce que c'est ? monsieur Trubère.

—Une lettre pour vous."

Je reçus cette lettre dans un grand trouble ; mais, en passant près de la vieille lanterne crasseuse, ayant reconnu d'abord l'écriture de la mère Balais, cela me fit déjà du bien, et je montai tellement vite, que deux minutes après j'étais assis sur ma paillasse, à côté de la veilleuse, pleurant à chaudes larmes de tout ce que cette brave femme me disait de sa santé ; sur le courage qu'elle avait pris de surmonter ses chagrins après mon départ ; sur la satisfaction qu'elle avait d'apprendre que j'étais en place, et sur l'espérance qu'elle conservait encore de nous voir réunis plus tard.